

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Vie de la société

Journal de la société statistique de Paris, tome 14 (1873), p. 197-200

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1873__14__197_0

© Société de statistique de Paris, 1873, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS

N° 8. — AOÛT 1873.

I.

Procès-verbal de la séance du 5 juillet 1873.

La Société de Statistique de Paris s'est réunie le 5 juillet sous la présidence de M. Bertrand.

Après l'adoption du procès-verbal, le secrétaire général dit quelques mots sur la situation de la Société et fait une analyse rapide des divers sujets qui ont été traités dans le Bulletin depuis le mois de juillet 1872, date de son entrée en fonctions. Il montre que, dans le court intervalle d'une année, ces travaux ont embrassé presque tous les faits sociaux qui sont du domaine de la statistique.

L'assemblée exprime sa satisfaction pour les résultats obtenus et quelques membres émettent le vœu que, pour faciliter les recherches, il soit dressé une table alphabétique générale des matières depuis l'origine du recueil. Cette table, dont la préparation est en voie d'achèvement, sera publiée dans le numéro de décembre prochain.

M. le président fait hommage à la Société de son ouvrage sur la *Moralité des classes ouvrières*. M. le docteur Lunier lui offre le deuxième numéro du journal *La Tempérance*, et M. Bertillon une série d'opuscules dont il est l'auteur et qui font partie des études démographiques qu'il a publiées dans le journal de la Société et dans la *Revue encyclopédique*.

L'ordre du jour appelle la lecture d'un mémoire de M. le docteur Bertillon sur l'émigration et l'immigration dans les divers états européens.

L'auteur fait d'abord remarquer que, lorsqu'on procède par périodes assez étendues, de 10 à 15 ans par exemple, on constate que le chiffre total des émigrations coïncide presque complètement avec celui des immigrations. Il s'en faut de beaucoup cependant que ces deux phénomènes présentent le même caractère. La plupart des émigrants quittent en effet leur pays pour des destinations lointaines, pour y rester leur vie durant ou y faire du moins un séjour assez prolongé; les immigrants, au contraire, proviennent des pays voisins et la plupart d'entre eux ne font dans le pays où ils se trouvent qu'un séjour momentané et on les voit périodiquement le quitter. Il y a là une différence tranchée qu'il importe tout d'abord de signaler.

Entrant ensuite dans le compte spécial de l'émigration, M. Bertillon insiste sur l'extrême difficulté de l'établir en se servant des documents officiels. C'est ainsi que, pour la France, le seul moyen de connaître le nombre des émigrants se trouve dans la statistique des passe-ports et que ce moyen d'investigation devient impossible depuis la suppression graduelle de cette formalité. Force lui a donc été de chercher les éléments de son calcul dans les documents étrangers ou les rapports malheureusement incomplets de nos consuls.

Malgré toutes ces difficultés, l'auteur est parvenu à déterminer, avec une certaine approximation, les mouvements émigratoires des divers États, et les résultats en seront prochainement publiés.

A propos des différences que présentent les peuples d'origine européenne au point de vue de leur acclimatement dans les centres habituels de colonisation, M. Bertillon croit devoir indiquer ce qu'il entend par ce mot. Pour lui, l'acclimatement comprend trois périodes: 1° celle où les enfants meurent presque en totalité; 2° celle où le chiffre des naissances est inférieur à celui des décès; 3° celle où les naissances et les décès se font équilibre, mais où la moindre circonstance fâcheuse arrête ou détruit les progrès de la population.

Ce n'est que lorsque l'excédant des naissances est régulier et que la population suit un accroissement normal que l'acclimatement est terminé.

A l'appui de cette théorie, l'auteur cite l'Égypte, où jamais on n'a pu élever un enfant né de parents français; l'Algérie où, pendant longtemps, les décès ont dépassé les naissances; les Antilles françaises, dans lesquelles les naissances égalent les décès, mais où la population blanche n'entretient son effectif qu'à grand'peine.

Il en conclut que la race française ne peut absolument pas s'acclimater en Égypte et qu'elle est loin de l'être aux Antilles, à plus forte raison en Algérie, puisque la statistique semble indiquer jusqu'à présent que si la seconde période d'acclimatement a été à peu près franchie, rien ne prouve encore que cette race pourra surmonter les dangers de la troisième.

M. Passy se range à l'avis de M. Bertillon en ce qui concerne les Antilles et l'Égypte que les Mamelouks ont pu conquérir, mais où ils n'ont jamais pu se perpétuer que par l'immigration ; il fait ses réserves pour l'Algérie où, depuis dix ans, les naissances commencent à égaler ou même à dépasser les décès ; il reconnaît toutefois avec M. Bertillon que l'expérience n'est pas encore concluante.

Jetant un coup d'œil sur l'antiquité, M. Passy montre combien l'acclimatement des Européens a été difficile sur les côtes d'Afrique et dans l'Inde : il ne reste en effet aucune trace humaine des tentatives de colonisation faites par les Romains dans ces climats. Les Grecs ont pourtant présenté à cet égard une exception remarquable, ainsi la famille macédonienne des Ptolémée s'est parfaitement acclimatée en Égypte, et quoique, dans cette famille, on se mariât entre frère et sœur, sa descendance s'est maintenue longtemps dans toute sa pureté : Cléopâtre en est resté le type le plus célèbre.

Peut-être faut-il attribuer ce privilège à l'éducation nationale des Grecs et à leurs habitudes qui leur permettaient de braver dès l'enfance toutes les intempéries. Une des preuves les plus convaincantes de la rusticité de cette race est fournie par le séjour des dix mille Grecs de Néarque dans l'*Estuaire* du Gange pendant la plus mauvaise saison de l'année. Alexandre, à son retour de l'Inde retrouva ces troupes dans les meilleures conditions de santé.

La chaleur n'est pas le seul obstacle à l'acclimatement, l'extrême froid l'arrête aussi bien. C'est ainsi que les Danois, par exemple, n'ont pu s'acclimater en Islande, et que leur race y est en pleine décroissance. Les conditions d'acclimatement peuvent d'ailleurs être modifiées par d'autres circonstances telles que l'altitude, qui permet en certains cas de trouver, au milieu même des zones torrides, des climats plus tempérés : ainsi la race française peut vivre sur le plateau sud du Brésil, tandis qu'elle ne peut séjourner impunément dans les autres régions du pays.

Une seule race paraît pouvoir se perpétuer partout, c'est la race juive, et si les Espagnols s'acclimatent si facilement aux Antilles et dans l'Amérique du Sud, certains auteurs attribuent cet avantage au profond mélange qui s'est fait, à l'époque de l'invasion arabe, entre leur race et la race juive.

Depuis longtemps d'ailleurs, les Juifs habitent l'Espagne. Titus en avait déporté un grand nombre dans ce pays après la destruction de Jérusalem.

Cette discussion paraissant épuisée, M. Bertillon reprend la parole pour faire ressortir le rapport constant qu'il a trouvé entre l'augmentation de la fécondité d'un pays et celle de son émigration. Il semble, en effet, qu'une certaine étendue de terrain soit nécessaire pour la reproduction de l'espèce humaine et qu'il suffise qu'un vide se produise dans la population pour qu'il soit aussitôt rempli. La réciproque est vraie et a d'ailleurs été vérifiée. M. Passy cite à l'appui de cette opinion la diminution qui s'est produite dans la fécondité en Suisse pendant les

années qui suivirent la réintégration dans leurs foyers de nombreux mercenaires qui avaient servi longtemps à l'étranger. Si donc on se plaint de la faible fécondité dans notre pays, à cela il n'y a qu'un remède : la colonisation.

M. Bertillon demande à faire suivre la partie statistique de son travail de quelques réflexions philosophiques que le sujet lui a suggérées, mais l'heure avancée ne lui permet pas d'en achever la lecture.

Au moment de lever la séance, M. le président annonce que, par suite des vacances, la prochaine réunion aura lieu le premier samedi de novembre.
